

On orgolliâo bin attrapâ

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201110>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos de « milaine et elbeuf ».

Monsieur le rédacteur,

J'ai bonne envie d'ajouter quelques réflexions à l'article aussi judicieux que modéré du *Conteur*, intitulé : *Milaine et elbeuf*.

Comme M. Claudius, je trouve que le Progrès, qu'on invoque à tort et à travers, vous met parfois en présence de réalités attristantes. Et pas davantage que M. Claudius, je ne suis de ces esprits chagrins ou encroûtés qui vantent le bon vieux temps, pour avoir le droit de médire de l'époque actuelle.

Si l'industrie moderne jette sur le marché des amoncellements de choses solides ou éphémères, pratiques ou absurdes, à des prix qui étonnent même l'acheteur, bien fou serait celui-ci de ne pas profiter de ces occasions.

Que l'elbeuf ait fait fuir, tout honteuse, l'honnête milaine, et la solide grisette de la garde-robe de nos campagnards; que ceux-ci aient cessé de prendre le cordonnier et le tailleur à la journée, pour se fournir dans les magasins de la ville, d'habits d'une coupe plus élégante et de chaussures moins lourdes et moins frustes, je n'y vois aucun mal; c'est une conséquence du progrès, dans le bon sens du mot. Il y a longtemps que le campagnard des Etats-Unis nous a étonnés, nous autres Européens, par la correction d'une mise restée simple cependant, et même par la propreté de ses habitudes personnelles; autant d'indices certains d'un esprit cultivé, ami du Beau comme du Bon! Si donc nos braves cultivateurs vaudois tendent à imiter, de loin, un peu, je le veux bien, les Américains, qui n'applaudiraient pas à ce progrès-là?

Et pourtant, je veux tancer, comme il le mérite, Monsieur le Progrès, parce que, sous le couvert du mot *la mode*, il nous a fait perdre de vue, puis abandonner tout à fait cette chose si respectable, si charmante, si patriotique, non seulement le costume national, mais encore ces coupes, ces étoffes de convention qui indiquaient les classes sociales et leurs occupations.

On déplore maintenant que toutes les grandes villes tendent à se ressembler, en perdant ce qui en faisait leur caractère respectif, qui parlait de leur passé, pour devenir des villes quelconques, avec des bâtiments quelconques, des places quelconques, des parcs quelconques.

Eh bien! quand le villageois sera devenu un monsieur quelconque, quand la jeune villageoise sera une imitation souvent ridicule de la dernière mode, ils auront tué le charme du village, tué même la grâce du naturel, qui consistait dans l'harmonie du vêtement avec le genre de travail. Ah! qui nous rendra le pittoresque et la grâce rustique de la jupe courte, du corsage aux manches bouffantes en forte toile, du chapeau de paille aux larges bords, orné d'un modeste passé de velours noir.

Tandis que Berne-campagne reste encore fidèle au charmant costume national, Montreux ne sait plus s'honorer de la livrée de la vigneronne, avec sa robe couleur pampre, son corsage noir, aux manches bouffantes, et le coquet chapeau à cheminée posé crânement de côté. Les objurgations pressantes de M. Cérésolle n'y ont rien fait; le costume de Lavaux se cache au fond des coffres pour n'en sortir que dans les occasions théâtrales.

Si cela ose s'appeler le progrès, j'avoue que je voudrais bien enraye ce progrès-là.

Pour être juste, donnons, cependant, un éloge senti à ces braves *Ormonantes* ou *Ormonanches* qui portent encore fièrement le bonnet rond au fond de soie, à la gracieuse auréole de large dentelle noire.

Le tort éternel de la mode, c'est d'être capricieuse. A vouloir la suivre de trop près dans ses évolutions, bien des citoyens voient leur

budget se tendre d'une façon alarmante. Sous ce rapport, la campagne emboîte le pas à la ville, en sorte que l'aimable simplicité rustique ne sera bientôt plus qu'un vain nom.

Alors quoi? Eh! bien, malgré les avantages du progrès, laissez-nous pourtant, à nous autres, les anciens, donner un souvenir ému à la milaine, à la robuste toile de ménage, sous lesquels battaient des cœurs simples et honnêtes, calmes et tranquilles, parce que le dur combat pour l'existence ne les agitaient pas.

Une Vaudoise.

L'oise d'Echallens.

Un de nos compatriotes, de retour du Brésil, où il avait passé plusieurs années, se fixa jadis dans le district d'Echallens.

Il reçut un jour la visite d'un voisin, à qui il fit voir toutes les curiosités qu'il avait rapportées des pays lointains.

Ce qui intéressa le plus le visiteur, ce fut un perroquet au plumage superbe et qui parlait comme un avocat.

— Aloo, à quoi est-ce que ça sert, ces beaux oiseaux?...?

— Vous le voyez, c'est un oiseau d'agrément.

— Ah! ouai... c'est ça... comme les rossignots et les paons chez nous?... Oh! bien, vous me direz ce que vous voudrez, ça ne vaut pas une belle oie.

— Mais votre oie ne parle pas, tandis que mon perroquet... Ecoutez donc: « Jacot,.... Jacot,... fais un compliment à Monsieur. »

Et Jacot s'exécuta, au grand ébahissement du paysan.

— Tenez, demandez-lui quelque chose vous-même; il vous répondra.

— Vous croyez?... Jacot, qu'as-tu mangé pour ton diner?

Alors, à cette question et à la stupéfaction du visiteur et aussi de son maître, Jacot fit une réponse qui n'eut point effarouché un vieux grognard de la garde impériale.

Le paysan ne le prit pas tout à fait aussi bien, mais il n'osa manifester tout son sentiment. Il se contenta de confirmer son premier dire:

— Ouai!... Ouai!... c'est impayable... Mais, tout de même, ça ne vaut pas une oie... Si elle ne parle pas... elle pense tant plus.

C'est, dit-on, de ce plaisant incident qu'est resté le dicton: « Il (ou) elle est comme l'oise d'Echallens; elle ne parle pas, mais elle pense tant plus. » D.

Enseigne originale. — Les bizarreries des abréviations! On lit ceci sur une enseigne de la rue Curtat, à Lausanne:

A^{NE} SAVANT

MENUISIER - EBÉNISTE.

On orgogliào bin attrapà.

Se jamé quauquon a z'u èta motset, l'è bin on dzouvenò régent d'on eindrà que ne vu pas vo dere, po cein que porrà bin mè cordre mau. Laissi mè vâi m'ein rassoveni, se vo voliâi que vo la conteyo. Mâ n'allâ pas la dzappâ à cò que sâi, ca porrà bin ein oûre devesâ assebin et sarâi encora dein lo cas de sè dere: « Tè couâise pi lo tsin po onna bourtiâ de *Conteu* ». Ora, lài su, la vaicè:

Ci dzouvenò coo ètâi on boquet on fin bliagueu. Lâi seimbliâve que lè z'auto dzeins l'avant ètâ fé tot justo po que pouaissant vèrè guiéro l'ire mè que leu; l'ire quasû quemet lo barboutset que sè crâi oquie dè plie que la saletta, et portant la tchivra medze atant l'on que l'auto. Mâ failâi l'oûre quand tsantâve ào pridzo la demeindze: sè crayâ qu'ein avâi

min à lli et que tote lè dzeins de la perrotse peinsâvant que pouâve pidâ avoué monsu Troyon, vo sède clli qu'ètâi à Festiva et que desâi cllia galèza tsanson iò lai avâi:

C'est la voix de ma bonne amie!

Eh bin! sein la meinta que dio, mà clli craset de chantré, quand foncchounâve fasâi dâi bramaie qu'on arâi djurâ on caion que l'a lo rodzet, quand on lâi cope la tiuva po lo fère sagnî on bocon; àobin on pourro bougro que sè fâ rasâ à credit.

Onna demeindze lo menistère lâi avâi bailli lo chòmo 42 et noutron coo s'embreysu lo premi coupliet que sè dit:

Comme un cerf altéré brâme...

Sè met adan su clli mot « brâme » à bouaillâ et à cllinna la tita d'onna manière qu'onna pourra fenna que sè trovâve iquie sè met à plliora.

Lo régent qu'avâi vu stosse, cà guegnive d'on get, sè crâi que la fenna sangliottâve de dzouie d'oure tsanta asse bin et reimpougne, avoué dâi bramaie et dâi mene de la mètsance, l'auto coupliet:

Mais quel chagrin te dévore!

La fenna sè met à tchurlâ pllie fot et tot lo pridzo sè reverve po vère que lâi avâi. Mè lo chantré tsantâve, mè la villhe plliorâve: apri 'na bouaillâie de l'on, vegâi 'na dzeffâie de l'autra.

Apri lo pridzo lo régent sè traôve dè conte la villhe po sailli et lâi dit:

— Ma pourra fenna, ci chòmo vo z'a fé bin plliorâ: vo lâi trovâ rido galé!

— Ne m'ein devesâ pas, so repond la fenna. M'a falliù tia mon âno la senanna passâ. La pourra bite l'a z'u la rita trossaie pè on trà que lâi è tsesi dessus. Fasâi dâi bramaie à vo feindre lo tieu. Ne pu pas lâi peinsâ sein plliora et quand vo z'è oû tsantâ, ié cru recougnâtre sa voix.

MARC A LOUIS.

Physique expérimentale. — Au cours de physique:

Le professeur, s'adressant à un jeune homme d'aspect douloureusement mélancolique:

— Quel est l'isolateur par excellence.

— La misère, Monsieur.

Déception. — Un gros monsieur s'est endormi au café. Un joueur de billard prend sa craie et se met à écrire des chiffres sur le dos du dormeur. Ce dernier s'éveille et injurie le joueur.

— Comment! s'écrie le farceur avec un aplomb imperturbable, on ne peut donc plus compter sur vous!...

Un mauvais roi.

La Société vaudoise de protection des animaux a eu, jeudi, son assemblée générale. Cette œuvre progresse d'une façon constante. Nous nous réjouissons très sincèrement de ces progrès, car il est certain qu'en apprenant à aimer les bêtes et à les traiter en conséquence, les hommes acquerront peu à peu le sentiment qu'ils ont autant et de meilleures raisons encore de s'aimer entre eux. Nous voyons donc dans les sociétés protectrices des animaux un élément précieux d'amélioration sociale.

Et puisque nous parlons animaux, rappelons ces quelques considérations de Toussenet, dans son livre: *L'esprit des bêtes*.

* * *

« Les bêtes ralliées à l'homme se divisent en deux catégories. La première est celle des *auxiliaires*, c'est-à-dire des bêtes qui mettent